

Liu Xinwu

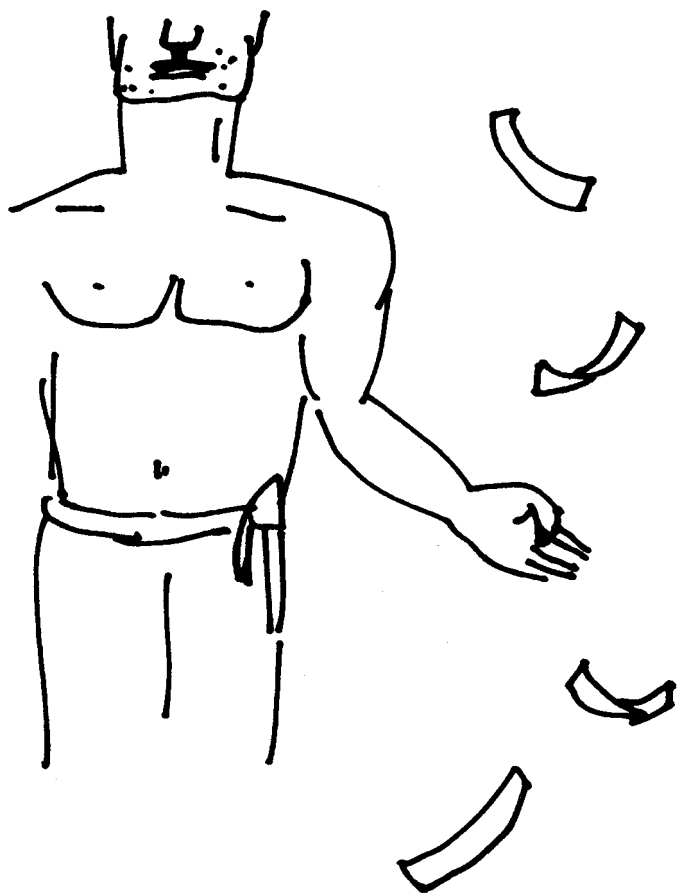
Poussière et sueur



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO



小汗
土

L·X·W

Liu Xinwu

Poussière et sueur

*Traduit du chinois et annoté
par Roger Darrobers*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

CHEN YU HAN

© Éditions Gallimard, 2012,
*pour la publication en langue française,
ainsi que pour la traduction, les notes et l'illustration de l'auteur.*

Liu Xinwu est né en 1942, dans la province du Sichuan. Ancien rédacteur en chef de la revue *Littérature du Peuple*, c'est l'un des premiers auteurs à avoir dénoncé les travers de la Révolution culturelle chinoise (*Le professeur principal*). Après les événements de la place Tian'anmen, il rompt définitivement avec toute fonction officielle pour se consacrer à l'écriture. Passionné par l'étude du roman *Le Rêve dans le pavillon rouge*, il est aussi le chroniqueur et le témoin de l'évolution de Pékin.

Matin

Pour une fois que Lao He pouvait dormir plus longtemps que d'habitude. Au moment où il rêvait de sa femme, un vacarme épouvantable le réveilla en sursaut.

Il ouvrit les yeux. Un visage affreux était penché sur lui. L'affreux visage ouvrit une bouche exhalant une haleine fétide, où se mêlaient des relents d'alcool. Des dents noircies et des dents jaunies semblaient s'entrechoquer : « Bois ! »

Il comprit que c'était Lao Yan¹. L'affreux visage s'écarta. Une paluche s'empara d'une écuelle ébréchée et la porta aux narines de Lao He qui se laissa faire et ouvrit la bouche. L'autre lui fit couler de l'alcool bon marché dans le gosier.

1. « Yan » est le nom de famille, tout comme « He » dans Lao He et « Pan » dans Lao Pan. Le préfixe « Lao » est utilisé familièrement à l'égard de personnes plus âgées. Son emploi exclut l'usage du prénom. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

On eût dit qu'une paille de fer lui raclait la gorge. Il se dressa sur son séant, pris d'une quinte de toux, et enfila ses vêtements. Il aperçut des bouteilles d'alcool brisées jonchant le sol au pied de la fenêtre près du lit.

Les autres occupants de la pièce, réveillés par le tapage, s'habillaient chacun de son côté. Lao He prit son verre à thé pour aller se rincer la bouche à l'unique point d'eau situé dans la courette. Lao Pan qui avait fini sa toilette lui dit : « Il a bu toute la nuit ! J'étais à peine réveillé qu'il voulait que je trinque avec lui. Alors que je faisais mine d'hésiter, il m'a jeté un verre d'alcool à la figure et a flanqué la bouteille par terre ! » — « Il a replongé », observa Lao He. L'autre fit la moue : « Je crains que cette fois, ça ne fasse des histoires ! » Ils regardèrent vers la pièce, on entendait Pustule¹ crier à l'intérieur : « Tu n'as pas intérêt à approcher ! Tu ne me fais pas peur, ta bouche pue plus que si tu avais lâché un pet !... »

Sésame sortit de la chambre, du papier à la main, et fila en se dandinant vers le portail en fer. Lao Pan lui lança : « Le jour s'est levé, et tu te balades les fesses à l'air au bord du canal ! » Lao He acquiesça en soupirant, tout en prenant de l'eau pour se rincer la bouche.

Lao He et l'équipe de jardiniers n'avaient que le dimanche pour se reposer, d'où l'extrême impor-

1. « Pustule », traduction proposée pour le surnom : « Xiao Geda », tout comme Sésame, proposé pour le surnom « Zhima ».

tance accordée à cette unique journée de loisir. Tout en se brossant les dents, il se demandait ce qu'il devait absolument faire ce jour-là et ce qu'il pouvait entreprendre le cas échéant. Il devait, notamment, se rendre au n° 10, route du Canal, à l'appartement 103, où un certain M. Xiao, vendait du riz un mao¹ de moins la livre que dans les magasins de céréales, soit 7 ou 8 mao moins cher qu'au marché des produits agricoles. En lui achetant un sac de cinquante livres, il pouvait économiser quatre ou cinq yuan. Le riz qu'il avait acheté la dernière fois était presque fini, il fallait donc retourner chez M. Xiao pour en prendre. Il pouvait aussi se rendre éventuellement devant le Palais de la culture² acheter un ticket de loterie. Mais un ticket coûtait deux yuan, même si les premiers prix étaient des voitures, il ne fallait pas rêver. La dernière fois, pourtant, Lao Pan, son collègue, avait eu de la chance : avec deux yuan il avait gagné un service de verres à alcool ! N'étant pas porté sur la boisson, l'autre l'avait revendu sur place pour trois yuan. Si je pouvais gagner la même chose, se disait Lao He, je préférerais le garder, ce serait chic de l'exposer à la maison, ou de l'offrir à un mariage. Les gens seraient épatés...

1. Un « mao » (ou « jiao ») vaut un dixième de yuan. Un yuan correspond à environ 0,13 euro.

2. « Palais de la culture » (*Wenhuagong*), allusion aux équipements culturels du parc de l'Autel de la Terre (*Ditan gongyuan*), situé à l'est de la porte de la Paix et de la Stabilité (*Andingmen*) dans la partie nord de la ville.

Il n'avait pas encore eu le temps de rincer le dentifrice de sa bouche que Deguang, le mari de sa fille aînée, entra par le portail en fer.

Son gendre en sueur s'approcha pour lui parler. Lao He lui fit signe de s'arrêter.

Il alla ranger la brosse à dents et le dentifrice et l'entraîna dans un coin à l'écart, devant la remise à fleurs, dans la partie orientale de la cour : « Tu as été licencié ? »

L'autre secoua la tête. Lao He eut un soupir de soulagement : « C'est vrai, tu es jeune, pourquoi licencierait-on quelqu'un comme toi ? Hier, Wei, le chef du bureau de notre équipe de jardiniers nous a fait part des nouvelles décisions. Il y a de plus en plus de salariés en ville qui perdent leur emploi. Pour un travail comme le nôtre, on ne gardera désormais plus qu'un tiers de gens venus de l'extérieur, les places de ceux qui auront été licenciés seront réservées prioritairement aux gens de la ville ayant perdu leur ancien poste... » — « Père, on vous a licencié ? » demanda Deguang. Lao He dressa le torse, vexé : « D'abord, je ne suis pas vieux, ensuite, je ne suis pas fainéant. Quelle raison aurait-on de me licencier ? » L'autre baissa la tête. Lao He soupira : « C'est vrai qu'ici, il est à craindre qu'on ne commence par les plus âgés... Pour l'âge, je crains d'être à la limite... Lao Yan, que tu connais, a quatre ou cinq ans de plus que moi, en plus c'est un flemmard ! Le chef cherche depuis longtemps à s'en débarrasser. Un jour, sans attendre d'avoir fini

la journée, Lao Yan était revenu pêcher dans le canal protégeant la ville¹. Il s'est fait coincer par le chef qui passait à vélo et qui lui a collé une amende de cent yuan. Cent yuan ! Pour qu'il n'ait plus de quoi manger et qu'il fiche le camp... Le pauvre, contrairement à nous, n'a plus de parents au village. Ça fait dix ans qu'il n'est pas rentré, sa maison là-bas est paraît-il à moitié écroulée... Il est un de ceux qui ont le plus d'ancienneté dans notre équipe. C'est ce qui fait qu'on lui a laissé un coin du dortoir qu'il s'est aménagé en chambre, comme si c'était chez lui... Cette fois, le chef ne plaisante pas. Plus la moindre complaisance à son égard. Hier, à la réunion, il a annoncé devant nous, que Lao Yan allait être licencié, et qu'il devait déménager le plus vite possible ! L'autre désespéré s'est saoulé toute la nuit. Je n'étais pas encore réveillé qu'il s'est mis à devenir dingue... Aïe, aïe, aïe, misère !... »

Pustule arriva en courant et se précipita sur Lao He sans tenir compte de la présence de Deguang : « Papi He, venez au parc au bord du canal² voir le spectacle de lutte ! »

Ce n'était pas le moment d'appeler Lao He comme ça. Papi, n'était-ce pas là un synonyme de

1. Le « Canal protégeant la ville » (*Huchenghe*) correspond aux anciennes douves coulant le long des murailles. Il longe aujourd'hui la première ceinture périphérique et a été aménagé ces dernières années autour de la porte Andingmen.

2. Parc au bord du canal (*Binhe gongyuan*), allusion aux rives du canal près du Parc de l'Autel de la Terre (*Ditan gongyuan*).

vieux ? Voulait-on le licencier ? — C'est qui ton papi ? Quel spectacle de lutte ? Fiche le camp !

Pustule se fâcha : « Quoi ? Papi n'est pas content ? Comment veux-tu qu'on t'appelle ? Pépé ? »

C'était plus que Lao He ne pouvait entendre. Il esquissa un geste brusque de la main. Pustule, qui en temps normal aimait jouer avec lui, crut que Lao He voulait se mesurer à lui : « Bon, le vioque refuse de reconnaître son âge. Eh bien d'accord, pas de manières ! » Pustule saisit Lao He par le bras et tenta de faire une prise pour le renverser. L'autre réagit placidement au défi. Pendant quelques secondes, ils restèrent tous deux agrippés l'un à l'autre. Immobiles. Lao He fit tout à coup un mouvement qui projeta son adversaire au sol. Celui-ci se releva d'un bond. Plusieurs personnes autour du robinet d'eau encourageaient Lao He ; certains se moquaient de Pustule. « On se reverra ! » lança celui-ci en grommelant, avant de filer vers le parc près du canal.

Ce n'est qu'à ce moment-là que Lao He put interroger son gendre.

— Pourquoi es-tu là ?

— La Girafe m'a dénoncé ! fit Deguang.

— Comment le sais-tu ?

— Lianfang a téléphoné à Dexiang¹ qui est venu me le dire hier soir. La Girafe a porté plainte

1. La syllabe « De » (Vertu), commune aux prénoms Dexiang et Deguang, indique ici qu'il s'agit de deux frères. Leur nom de famille n'est pas spécifié.

pour enlèvement d'épouse et d'enfant... Il a raconté qu'il avait porté plainte au commissariat, pour qu'on m'arrête et que je passe en jugement !

— Tu vois, je te l'avais bien dit, on ne peut pas agir comme ça ! dit Lao He qui s'assit, l'air soucieux, sur ses talons. L'autre fit de même. Le beau-père et le gendre étaient accroupis, l'un en face de l'autre. Deguang sortit des cigarettes. Il en tendit une à son beau-père et l'alluma avec son briquet. Il s'en alluma également une, sur laquelle il se mit à tirer avec nervosité. Lao He tenait la cigarette dans la main, sans la moindre envie de fumer. Il se mit à le sermonner : « Nous voici dans le pétrin. La Girafe n'est pas un type commode. Hein ? La fille est vraiment une salope !... Comment Dexiang a-t-il pu agir de la sorte ? Il vaudrait mieux, à mon avis, que la fille revienne avec la mioche chez la Girafe, l'affaire en resterait là ! » Deguang tirait nerveusement sur sa cigarette, le regard plongé vers ses chaussures. Lao He comprit que Deguang avait pris le parti du frère.

Sans que l'autre n'ait eu à le dire, Lao He avait saisi la raison de sa venue. Il tira une bouffée de fumée et lâcha en soupirant : « Je risque d'être licencié du jour au lendemain. Je dois garder de l'argent pour mon retour. Je ne suis pas en mesure de t'aider à combler ce puits sans fond ! »

— Ce n'est pas un puits sans fond, rétorqua Deguang. Lianfang a dit au téléphone qu'il suffisait d'aller trouver quelques personnes et de les

inviter à un banquet. Avec trois mille yuan, c'est garanti, personne ne viendra m'arrêter.

— Garanti ? Qui le garantit ? Dans cette histoire, la Girafe est dans son droit. Plutôt que de graisser la patte aux gens qui pourraient t'arrêter, mieux vaudrait donner l'argent au plaignant. Combien veut-il ?

Deguang jeta rageusement sa cigarette : « Ce salaud réclame vingt mille ! »

Lao He ne dit rien. Désesparé, il tourna les yeux vers la remise où étaient déposés les chrysanthèmes fanés rapportés des bacs à fleurs sur le mail au milieu de la rue.

— « M'arrêter ! Comment pourraient-ils m'arrêter ? Au pire, je ne rentrerai pas pendant quelques années. Le problème, c'est que si nous n'arrêtons pas cette affaire, la pauvre Lianfang risque de vivre un calvaire... » Il marmonna quelque chose, avant de lâcher : « J'ai quinze cents sous la main, Dexiang a huit cents. Il faudrait encore mille pour boucler le tout... L'argent une fois réuni, je le remettrai à Lianfang pour qu'elle nous arrange l'affaire... »

Lao He fixait les chrysanthèmes fanés. Une fleur, jaune et desséchée, semblait sur le point de jaillir et de fuser vers ses yeux.

Il entendit Deguang se relever et dire : « Je suis simplement venu vous en toucher un mot pour que vous soyez au courant... Je ne suis pas là pour... je vais m'adresser à quelqu'un d'autre.

Père, je m'en vais ! » Les yeux de Lao He semblaient ne plus discerner nettement. Il perçut un bruit de pas qui s'éloignaient.

Incapable de rester accroupi plus longtemps, il éteignit la cigarette et fourra le mégot dans sa poche. Se levant, il regarda en direction du portail en fer, Deguang avait disparu. Il se précipita comme la balle d'un fusil vers le portail. Il vit la silhouette de dos de son gendre s'éloignant le long du canal, à quelques dizaines de mètres du portail. « Deguang ! » rugit-il. Son cri attira le regard surpris des passants. Il n'en avait cure. Il fonça vers son gendre qui s'était retourné et le regardait, immobile. Quand il l'eut rejoint, il extirpa de sa poche un vieux porte-monnaie noir et lustré, d'où il sortit une liasse de billets pliés et roulés, serrés à l'aide d'un élastique, qu'il tendit à Deguang. Les paroles suivantes sortirent d'entre ses dents : « Maudit fils ! Voilà mille. Va les flanquer dans le puits sans fond !... » Le gendre prit l'argent, se contentant de dire : « Je les rendrai le mois prochain. » Lao He, comme s'il claquait des dents : « C'est ça, rends-les ! Si tu ne me fais plus d'histoires, je rendrai grâce au Bouddha ! Je pense seulement à la pauvre Lianfang et à ses deux mioches ! » Sur ces mots, il fit demi-tour et repartit.

Il faisait à présent plein jour. Des pêcheurs s'étaient déjà installés à l'ombre des saules pleureurs au bord du canal protégeant la ville. Lao

Yan était assis sur la rive avec sa canne à pêche. Malgré son air aviné et son haleine empestant l'alcool, malgré aussi son aspect hirsute et crasseux et ses vêtements fripés, sa longue canne à pêche, épaisse et brillante, était d'excellente facture. De même, tout le reste de son équipement était de meilleure qualité comparé aux autres pêcheurs pourtant parfaitement bien vêtus.

L'ivresse ne lui avait pas brouillé la vue. Il interpella Lao He : « Mon ami, je vais préparer une soupe de poissons, qu'on pourra déguster à deux. Les autres, bon sang, pourront toujours aller se faire voir ! »

Lao He passa son chemin sans prêter attention à lui. La rive du canal était marquée par une alternance de saules et de thuyas. Les branches des saules épanouis présentaient la forme d'un large dais. Les thuyas atteignaient également une hauteur respectable. À la base, certains arbres penchés vers le canal possédaient, on ne sait pourquoi, un creux en forme de cratère. En approchant de leur foyer, il aperçut dans un de ces « cratères », un étron frais, probablement le « chef-d'œuvre » matinal de Sésame ! Se bouchant le nez, il pressa le pas pour s'en écarter...

Il franchit le portail en fer. Là était le fief de leur équipe de jardiniers. Deux brigades de jardiniers distinctes étaient en charge du secteur. L'équipe relevant de l'administration des Parcs et Jardins avait pour mission de reverdir les rives du canal et

les deux côtés de la rue ainsi que d'installer des fleurs dans les rues. L'autre équipe, dépendante du comité de quartier, était chargée des parterres autour des habitations. Lao He et ses collègues, ouvriers migrants venus de la campagne¹, appartenaient à cette dernière. Elle gérait un secteur important, malgré des équipements extrêmement sommaires. La remise permettait tout juste d'entretenir quelques variétés florales ordinaires destinées à décorer, au moment des fêtes, les bacs à fleurs, installés en hauteur aux extrémités du pont franchissant le canal. Le local des jardiniers comportait un baraquement sans étage, composé d'une vaste pièce et d'une seconde plus petite, à l'intérieur, qui servaient de foyer aux ouvriers migrants. Une autre pièce faisait office de cuisine, une dernière enfin était utilisée comme débarras pour déposer les outils. L'unique point d'eau, situé dans la cour, servait à la fois pour boire et pour se laver. On avait bricolé des toilettes sommaires, qui, faute d'être entretenues par les employés de la voirie, devaient être vidangées par les jardiniers eux-mêmes. Ceux-ci mélangeaient le tout à de la terre pour fabriquer un compost qu'ils épandaient sur les parterres de fleurs dont ils avaient la charge. Le

1. « Ouvriers migrants » (*min'gong*, littéralement « ouvriers du peuple »), venus de la campagne, forment une population flottante, employée en masse sur les grands chantiers, marginalisée administrativement du fait d'un certificat de résidence (*hukou*), différent des « citoyens de souche ».

turnover parmi les ouvriers de la campagne était très important. Les jeunes surtout ne souhaitaient pas s'éterniser dans ce type de profession. Ils n'appréciaient guère la corvée de vidange et ne supportaient pas la saleté et les inconvénients de toilettes aussi rustiques. Il n'était pas rare que certains, à l'instar de Sésame, préfèrent filer au pied des thuyas.

De retour dans la cour, Lao He vit Lao Pan sortir de la cuisine un grand bol fumant à la main. « Comment se fait-il que tu ne te fasses pas à manger ? Le feu dans le fourneau marche bien ! » demanda ce dernier. Les branches des arbres élagués par l'équipe servaient de combustible et permettaient de faire du feu toute l'année. Ils faisaient très rarement la cuisine au charbon. Cette existence ne différait guère de la campagne, et était même encore plus rustique, puisque pas mal de villages recourent désormais au charbon. « Je n'ai pas faim ! » fit Lao He.

Il entra dans la chambre. Tout le monde était parti. Déprimé, il s'assit sur son lit. Lao Pan entra derrière lui et prit place sur le bord de la seule table, abîmée. Il ingurgitait sa bouillie de riz, dans laquelle flottaient des condiments émincés. L'étroite pièce était flanquée sur les côtés par six lits superposés. Seul le côté face à la porte, là où Lao He dormait, ne possédait qu'un lit individuel. Il resta quelques minutes assis au bord du lit, puis monta dessus pour s'adosser contre les couvertures.

Lao Pan savourait bruyamment son brouet et

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Bleu de Chine

DÉS DE POULET FAÇON MÉGÈRE, 2007

LA DÉMONE BLEUE, 2005

POISSON À FACE HUMAINE, 2004 (repris dans Folio 2€ n° 5467)

LA MORT DE LAO SHE, 2004

POUSSIÈRE ET SUEUR, 2004 (Folio n° 5453)

LA CENDRILLON DU CANAL, 2003 (repris dans Folio 2€ n° 5467)

L'ARBRE ET LA FORÊT : DESTINS CROISÉS, 2003

Librairie You-Feng

LE TALISMAN, 2000



Poussière et sueur

Liu Xinwu

Cette édition électronique du livre

Poussière et sueur de Liu Xinwu

a été réalisée le 04 septembre 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070448012 - Numéro d'édition : 242762).

Code Sodis : N52665 - ISBN : 9782072470660

Numéro d'édition : 242764.